

Des diverses manières d'écrire le tétragramme sacré dans les anciens documents hébraïques.

In: Revue de l'histoire des religions, tome 147 n°2, 1955. pp. 145-173.

Citer ce document / Cite this document :

Delcor Mathias. Des diverses manières d'écrire le tétragramme sacré dans les anciens documents hébraïques. In: Revue de l'histoire des religions, tome 147 n°2, 1955. pp. 145-173.

doi : 10.3406/rhr.1955.7221

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhr_0035-1423_1955_num_147_2_7221

Des diverses manières d'écrire le tétragramme sacré dans les anciens documents hébraïques

Notre propos n'est pas de rechercher l'origine du nom du dieu d'Israël, ni même sa signification, son étymologie, ou sa prononciation. Des articles nombreux ont, ces derniers temps, essayé de résoudre ces divers problèmes anciens mais sans cesse renouvelés par les apports récents de la découverte archéologique. Citons au hasard les études de J. Obermann¹ de A. M. Dubarle², de G. Lambert³, de L. Cerfaux sur l'origine du titre Κύριος de la version alexandrine⁴, à la suite de celles de Bousset⁵ et de Baudissin⁶, la Communication de M. Dhorme lue à la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 23 novembre 1951⁷ et la monographie toute récente consacrée par A. Murtonen aux noms divins⁸.

1) The divine name Yhwh in the light of recent discoveries, *JBL*, LXVIII (1949), pp. 301-323.

2) La signification du nom de Yahweh dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, XXXIV (1951), pp. 3-21.

3) Que signifie le nom divin YHWH ?, *Nouvelle revue théologique*, nov. 1952, pp. 897-915.

4) On trouvera dans l'article Kyrios, *DBS*, col. 200 et ss., le résumé des nombreuses études de L. CERFAUX sur ce sujet. On trouvera maintenant ces études dans *Recueil Lucien Cerfaux*, Duculot, 1954, t. I, pp. 4 et ss.

5) *Kyrios Christos*, Göttingue, 1913.

6) *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte*, édité par O. Eissfeldt, Giessen, 1926-1929 (4 vol.).

7) Le nom du Dieu d'Israël, *Revue de l'histoire des religions*, janv.-mars 1952, pp. 1 à 18 ; cf. du même auteur, *La religion des Hébreux nomades*, 1937, pp. 353-358.

8) *A Philological and literary treatise on the Old Testament divine names*, אלהים, אלהים and יהיה, Helsinki, 1952.

N. B. Voici les abréviations que nous employons pour les manuscrits du désert de Juda. IQS = le Manuel de Discipline. IQH = les Hymnes de Louange. IQpHab = le Commentaire d'Habacuc. IQIS^a = le grand manuscrit d'Isaïe. CDC = le Document de Damas ou document sadocide.

Nous voudrions grouper quelques remarques d'ordre graphique, voire même paléographique sur le tétragramme sacré dans les documents hébraïques. Nous donnons à la désignation « documents hébraïques » une extension assez large. Ceux-ci comprendront les manuscrits hébraïques proprement dits et en particulier les plus anciens connus à ce jour, ceux qui ont été découverts récemment dans la région de Qumrân sur les bords de la mer Morte, et ceux que suppose telle ou telle lecture des traducteurs alexandrins ; les anthroponymes hébraïques tels qu'ils nous sont connus par les documents bibliques ou non bibliques, et dans la composition desquels entre le nom sacré des Hébreux ; enfin le matériel épigraphique.

Cette enquête voudrait avoir pour unique ambition de fournir une aide à la critique textuelle de l'Ancien Testament, car en présence du texte massorétique actuel ou de celui des versions, l'exégète se demande souvent comment pouvait être écrit le tétragramme dans les manuscrits anciens.

I. — LE NOM DE YAHWEH DANS LES MANUSCRITS HÉBRAÏQUES

Dans les plus anciens manuscrits hébraïques de la Bible que nous connaissons aujourd'hui, le tétragramme divin est écrit en entier. C'est ce que prouve le grand manuscrit d'Isaïe IQIs^a trouvé en 1947, publié par les Écoles américaines de Recherches orientales en 1950 et daté habituellement du II^e siècle avant J.-C. Le traitement du tétragramme divin dans ce manuscrit nous est témoin que l'on ne prononçait déjà plus le *Nom*. Le scribe en effet paraît avoir écrit le manuscrit sous la dictée et un peu au petit bonheur : il met tantôt אֲדֹנָי, tantôt יהוה. Ce n'est qu'ensuite qu'il corrigeait son texte, comme le prouvent les deux surcharges יהוה par-dessus אֲדֹנָי en III, 17, ou אֲדֹנָי par-dessus יהוה en III, 18. En VI, 11, VII, 14, IX, 7, XXI, 16, à יהוה du manuscrit correspond אֲדֹנָי dans le T. M.¹. De même, la version

1) Cf. MILLAR BURROWS, Variant readings in the Isaiah manuscript, *Bulletin of American Schools of Oriental Research*, 113 (1949), p. 31, et O. EISSFELDT, *Variae lectiones rotulorum manuscriptorum...*, Stuttgart, 1951.

grecque des LXX à peu près contemporaine de notre manuscrit interprète aussi méthodiquement le tétragramme par Κύριος, « Seigneur », ou par ὁ Κύριος, « le Seigneur », comme si la prononciation Adonai s'était imposée aux traducteurs. C'est aussi le tétragramme en sa *scriptio integra* qu'eurent sous les yeux le traducteur ou les traducteurs grecs alexandrins. C'est en effet יהוה, lu יהיה, que suppose καὶ ἔσται de la LXX en Is. IV, 5, VIII, 18, XXVIII, 21, ou στήσεται en XLIX, 1¹ pour ne nous limiter qu'à quelques cas empruntés à Isaïe.

Le Commentaire d'Habacuc montre aussi que l'on écrivait en entier le tétragramme sacré, non pas d'ailleurs en hébreu carré, mais en caractères phéniciens². Et il faut sans doute mettre en partie au compte du grand respect qu'avaient les Juifs pour le nom ineffable et sacro-saint ces curieuses graphies. Si l'on avait transcrit le tétragramme en caractères de type araméen courant, on se serait davantage exposé à le lire et donc à dire le Nom que l'on ne pouvait prononcer sous peine de blasphème. Le texte de Lév. XXIV, 16 « Celui qui *blasphèmera* le nom de Yahweh sera mis à mort » est rendu par la LXX : « Celui qui *prononcera* le nom du Seigneur sera mis à mort. » La traduction grecque, dès le II^e siècle avant J.-C., témoigne donc d'une profonde vénération pour le nom de Yahweh devenu ineffable. Et le manuscrit d'Isaïe à peu près contemporain de la version des LXX est une remarquable illustration, avec ses surcharges et ses variations, de l'ineffabilité du tétragramme. C'est אֲדֹנָי, prononcé probablement Adôni et non pas encore Adonai³, qui est le succédané de Yhwh, au moins dès le II^e siècle avant J.-C.

Nous ne croyons pas pour autant que l'emploi des quatre caractères phéniciens dans l'écriture du nom divin, eût pour

1) Cf. I. I. SELIGMANN, *The Septuagint version of Isaiah, A discussion of its problems*, Leyden, 1948, p. 66.

2) Dans certains documents de Qumrân, le nom de יהוה lui-même est écrit parfois en caractères archaïques, cf. IQH, VII, 5.

3) La prononciation Adonai ou Adonâi est attestée au second siècle par Origène, (MIGNE, *PG*, XII, col. 1104).

unique but de le rendre plus ineffable ; c'est là davantage une marque d'archaïsme, car il ne s'agit que de quatre lettres connues de tous. Il faut dire pourtant qu'à l'époque de la rédaction du Commentaire d'Habacuc, ou tout au moins de sa transcription, au 1^{er} siècle avant J.-C., on devait lire difficilement les caractères phéniciens¹. Ils n'étaient guère employés, semble-t-il, que sur les monnaies hasmonéennes et sous une forme si abâtardie, que tout prouve que l'on ne comprenait plus guère ce qu'on écrivait. Pour se rendre compte de l'évolution, on n'a qu'à comparer les graphies d'Habacuc et des monnaies à celles si nettes des ostraca de Lakiš et du fragment du Lévitique en écriture phénicienne provenant de la grotte de Qumrân de 1947.

L'usage d'écrire le tétragramme en caractères hébreux archaïques se perpétua dans les manuscrits grecs et, comme on pouvait s'y attendre, dans la version d'Aquila qui, dans son littéralisme si sec, nous donne pour ainsi dire un décalque du texte hébreu. C'est la Genizah du Caire qui, en 1897, livra des fragments des livres des Rois (*I Reg.* XX, 7-17 et *II Reg.* XXIII, 11-27) dans un manuscrit palimpseste daté de la fin du v^e siècle ou du début du vi^e siècle après J.-C.². Il faut y ajouter des fragments du psautier d'Aquila XC-CIII, publiés par Taylor en 1900 et provenant aussi du Caire³.

Enfin, en 1910, Ch. Wesseley, dans les *Mélanges Chatelain*, publiait une étude intitulée : « Un nouveau fragment de la version grecque du Vieux Testament »⁴. Ces fragments du psautier sont écrits en semi-onciale des III^e-IV^e siècles. Les parties des *Ps.* LXVIII, 13-14, 30-33 et LXXX, 11-14 semblaient devoir être attribuées au traducteur juif Aquila,

1) Une autorité en paléographie comme D. DIRINGER pense néanmoins que l'alphabet phénicien était encore employé à l'époque macchabéenne par une partie de la population. Cf. *Early hebrew script versus square hebrew script*, dans *Essays... presented to Stanley Arthur Cook*, Londres, 1950.

2) F. CRAWFORD-BURKITT, *Fragments of the books of Kings according to the translation of Aquila*, Cambridge, 1897.

3) *Hebrew-Greek Cairo Genizah Palimpsests*, Cambridge, 1900, pp. 54-65.

4) *Mélanges offerts à Monsieur Émile Chatelain... par ses élèves et ses amis*, 15 avril 1910, Paris, 1910, pp. 224-229.

originaire du Pont, en raison « du même mot-à-mot de la traduction, des mêmes analogies, des mêmes différences au point de vue du rapport avec les Septante, des mêmes singularités de style ». Mais c'était principalement « la manière d'écrire le nom sacré de Dieu en langue hébraïque même parmi le texte grec, en lettres hébraïques parmi les grecques » qui le rendait si affirmatif. S. Em. le cardinal Mercati, un des savants les plus qualifiés dans ce domaine, n'eut pas de peine à montrer que les prétendus fragments d'Aquila appartenaient en réalité à Symmaque¹ et Dom Capelle arrivait aux mêmes conclusions presque en même temps².

Si Aquila et Symmaque ont conservé le tétragramme en vieille écriture phénicienne, on peut aussi présumer, estime le cardinal Mercati, qu'il en va de même pour Théodotion³. Nous a-t-il été gardé dans les manuscrits de la LXX ? Un fragment du Deutéronome, dans la version des LXX publié par W. G. Waddell en 1944 et daté par lui du II^e siècle ou du I^{er} siècle avant J.-C. et par C. Youtie du I^{er} siècle avant J.-C. entre 75 et 25⁴, nous a conservé le tétragramme en caractères hébraïques de type araméen⁵. C'est, à notre connaissance, en dehors des documents de Qumrân, le plus ancien manuscrit biblique qui nous ait livré le nom de Yahweh. Le ׀ en particulier est très semblable à celui du papyrus Nash et on lit fort bien יהוה et non pas la forme bizarre ׀׀׀׀. Mais celle-ci se rencontre dans les colonnes d'Aquila, Symmaque et LXX du fragment hexaplaire du Ps XXII de la Genizah du Caire (Taylor, *op. cit.*, pp. 6-11).

Par contre, un papyrus d'Oxyrhynque de la Genèse publié en 1910 et datant du III^e siècle après J.-C. nous a

1) Frammenti di Aquila o di Simmaco ? *RB*, VIII, nouvelle série, 1911, pp. 261-271. Cf. aussi Sulla Scrittura del tetragramma nelle antiche versioni greche del Vecchio Testamento, *Biblica*, XXII, 1941, pp. 339-354 et 365-366.

2) Fragments du psautier d'Aquila ? *Revue bénédictine*, 1911, pp. 64 à 68.

3) C'è da sospettare che lo mantenesse pur Theodoziona molto piu legato all'Ebraico e ad Aquila di Simmaco. *Art. cit.* dans *R. B.*, p. 269.

4) Cité par W. ALBRIGHT, On the date of the scroll from 'Ain Feshkha and the Nash Papyrus, dans *BASOR*, 115 (1949), p. 15.

5) The tetragrammaton in the LXX, *JThS*, 45 (1944), pp. 158-161.

conservé la forme abrégée du tétragramme en caractères hébreux archaïques sous la forme d'un double Z traversé d'une barre horizontale¹ représentant deux Yods phéniciens. Il y a intérêt à noter que cette forme est la même que celle de la Mishna יי, dont la vocalisation paraît bien représenter celle du nom araméen de substitution שְׁמַא, le Nom². D'autre part, יי n'est que l'abréviation de la forme יהיה que l'on trouve par exemple, dans le *Vaticanus*, 749, f. 8, dans l'opuscule des noms divins³. Cette forme est à l'origine du curieux וחו. C'est aussi la forme יהיה en caractères archaïques et non יהוה que l'on trouve dans les fragments d'Aquila du Caire. Cela prouve que la prononciation d'Aquila était déjà Yeya tout comme dans le texte de la Michna, à peu près contemporain⁴. Dans le Cod. Vatic. gr 744 f. 3, r^o et dans le Codex Urbin, gr 84 f. 215 r^o, le nom divin est écrit יהיה⁵.

Depuis peu enfin, des fragments d'un texte grec des petits prophètes découverts dans une grotte du désert de Juda en août 1952 et datés de la fin du 1^{er} siècle après J.-C., nous ont livré le nom de Yahweh en caractères archaïques. Ils appartiendraient, d'après le P. Barthélemy, à la Quinta⁶. A cette version, le même auteur voudrait attribuer aussi les fragments provenant du Fayoum, publiés par Wesseley dont nous avons parlé plus haut⁷. Inventorions nos connaissances : le tétragramme divin en caractères hébraïques se rencontre dans les versions d'Aquila, de Symmaque, dans la Quinta,

1) A. S. HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, vol. VII, 1910 p. 1 et pl. III et cardinal MERCATI, *Biblica*, art. cit., p. 344.

2) Dans les mss hébraïques vocalisés יהוה était laissé sans vocalisation aux anciennes époques. A Tibériade, le tétragramme était vocalisé יהוה. On ne trouve pas avant 1100 la forme יהיה avec o qui semble reproduire la prononciation d'Adonai, cf. P. KAHLE, *The Cairo Genizah*, London, 1947, p. 173.

3) Ce texte est publié en fac-simile par Mgr DEVREESSE, *Introduction à l'étude des Manuscrits grecs*, Paris, 1954, PL, XVIII.

4) Norman WALKER, The writing of the divine Name in Aquila and the Ben Asher text, *Vetus Testamentum*, III (1953), p. 104.

5) Cf. cardinal MERCATI, *Biblica*, 1941, pp. 350 et suiv. qui donne le fac-similé de ces deux codices.

6) Chaînon manquant de l'histoire de la Septante, *Revue biblique*, LX (1953), pp. 18-29, avec une planche reproduisant Hab. I, 14-II, 5 et II, 13-15.

7) *Art. cit.*, p. 24, n. 1.

la LXX, et peut-être aussi dans la traduction de Théodotion.

Le moment est venu d'examiner la portée de deux groupes de textes, l'un de saint Jérôme, et l'autre d'Origène, souvent cités quand on traite de notre sujet.

Jérôme, dans une épître, expose à Marcella la signification des dix noms donnés à Dieu par les Hébreux. Arrivé au neuvième, il explique à sa correspondante : *Nonum tetragrammum, quod ἀνεκφώνητον id est ineffabile, putaverunt et his litteris scribitur : iod, he, uau, he. Quod quidam non intelligentes propter elementorum similitudinem, cum in Graecis libris reppererint, ΠΙΠΙ legere consueverunt* »¹. Jérôme fait état de manuscrits grecs où l'on trouve la forme quelque peu bizarre ΠΙΠΙ pour le tétragramme, provenant, dit-il, de Yhwh mal compris en écriture carrée évidemment (la confusion est seulement explicable par l'écriture araméenne). L'illustre exégète, en réalité, semble faire ici une petite erreur. C'est יהיה, que l'on trouve de fait dans certains manuscrits grecs, qui explique mieux que היהי la lecture ΠΙΠΙ. Dans la préface au livre des *Rois*, il signale aussi que dans certains manuscrits grecs de son temps, on trouve le tétragrammaton en caractères anciens : *Et Nomen Domini tetragrammaton in quibusdam graecis voluminibus usque hodie antiquis expressum litteris invenimus*². Les deux témoignages de Jérôme sont formels. Ils font état d'un double fait : l'existence dans les manuscrits grecs du tétragramme soit en caractères anciens, soit en caractères araméens, d'où la lecture ΠΙΠΙ.

Le témoignage d'Origène est moins clair et sujet à discussion. Le voici dans toute sa teneur : « Καὶ ἐν τοῖς ἀκριβεστέροις δὲ τῶν ἀντιγράφων ἑβραίοις χαρακτῆρσι κεῖται τὸ ὄνομα ἑβραϊκοῖς, δὲ οὐ τοῖς νῦν ἀλλὰ τοῖς ἀρχαιοτάτοις· φασὶ γὰρ τὸν Ἑσδραν ἐν τῇ αἰχμαλωσίᾳ ἐτέρους αὐτοῖς χαρακτῆρας παρὰ τοὺς προτέρους παραδεδωκέναι »³. « Et dans les exemplaires plus exacts, il y a le Nom en caractères hébraïques, non pas d'aujourd'hui, mais

1) *Ep. XXV ad Marcellam* éd. J. Labourt (Les Belles-Lettres), t. II, p. 14.

2) MIGNE, *PL.*, XXVIII, col. 593 et suiv.

3) MIGNE, *PG.*, XII, col. 1104.

les plus anciens : on dit en effet qu'Esdras pendant l'exil leur avait transmis d'autres caractères à la place des premiers. » Un fait est certain : on oppose l'écriture ancienne à l'écriture carrée telle qu'elle avait été transmise du temps d'Esdras. Un problème subsiste. De quels exemplaires s'agit-il ? Sont-ils grecs ou simplement hébraïques ? Le texte prête à confusion, et l'on pourrait penser à première vue, comme certains l'ont fait, qu'il s'agit d'exemplaires hébraïques, ce qui serait parfaitement illustré aujourd'hui par le manuscrit du commentaire d'Habacuc. Cependant, dans cette hypothèse, on aurait, semble-t-il, plutôt : « Καὶ ἐν τοῖς ἀκριβεστέροις δὲ τῶν ἑβραϊκῶν ἀντιγράφων χαρακτηῆροι κεῖται τὸ ὄνομα ἑβραϊκοῦς... »¹. A quoi il faut ajouter que dans le contexte on traite de manuscrits grecs. En effet, c'est de manuscrits grecs qu'on a habituellement interprété cette insertion du tétragramme en caractères archaïques. Et H. B. Swete identifiait « ces exemplaires plus exacts » (ἀκριβεστέροι) à ceux de la version d'Aquila². Hunt et D. Capelle ont cependant mis en doute qu'Origène ait seulement visé cette traduction. Et le cardinal Mercati, qui est revenu récemment sur ce problème, estime à bon droit qu'Origène, qui ne donne pas davantage de précisions, vise seulement ici les codices de la version grecque commune³. C'est donc finalement du témoignage de saint Jérôme dans sa préface au livre des Rois qu'il faut rapprocher celui d'Origène.

Nous avons vu, jusqu'à présent, la présence du nom de YHWH en *scriptio plena*, en caractères carrés ou phéniciens dans les manuscrits du désert de Juda. Il nous faut maintenant signaler une curieuse manière de représenter le tétragramme. Parfois on ne l'écrivait pas et on se contentait de le

1) Art. cit., *Biblica*, 1941, p. 345, n. 1.

2) *An introduction to the Old Testament in Greek*, Cambridge, 1914, p. 39. Cf. aussi R. DEVRESSE, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris, 1954, p. 110.

3) Art. cit., *Biblica*, 1941, p. 345. Il s'exprime ainsi : « E poi indica (Origène) gli stichi dei Salmi I e II, dove τὸ τετραγράμματον ὡς « Κύριος » κεῖται mostrando così di accennare direttamente codici greci e non ebraici come taluni critici intesero, e codici della versione comune giacchè non aggiunge una determinazione ulteriore, quale Origene non avrebbe omessa ove si fosse riferito ad una versione nuova, puta di Aquila... »

remplacer par quatre points dans le texte même. C'est ce qui apparaît dans le *Manuel de discipline* citant un passage célèbre d'Isaïe (VII, 14) : כֹּאשֶׁר כָּתוּב בַּמִּדְבָּר פְּנֵי דֶרֶךְ יִשְׂרָאֵל... אֵלֹהֵינוּ. Ailleurs, dans le manuscrit d'Isaïe (IQIs^a)¹, le nom de Yahweh a été oublié par le scribe. En raison d'un phénomène d'homœoteuton, il a passé par-dessus la formule כִּי רוּחַ יְהוָה pour aller droit à וְדַבֵּר אֱלֹהֵינוּ. Il corrige sa bévue, ou plus exactement celle de celui qui dictait, en mettant quatre points sous chacune des consonnes de וְדַבֵּר, en insérant dans l'interligne et au-dessus du mot précédent כִּי רוּחַ et en signalant l'omission du tétragramme divin par quatre points placés au-dessus de אֱלֹהֵינוּ. Il est également possible que les cinq points mis au-dessus de קִרְתִּיכָה en Is XLII, 6 servent à remplacer les cinq caractères de Adonai, substitut de Yahweh omis par le scribe et existant dans le T. M. On a pensé pour le premier de ces cas que ces points étaient destinés à marquer l'insertion du tétragrammaton. Un espace aurait été laissé pour y écrire ensuite le nom divin en caractères archaïques comme dans le Commentaire d'Habacuc. Il y aurait une analogie dans un papyrus grec du Deutéronome, provenant de la collection Fouad et publié par Waddell². Dans ce document, écrit par un Juif pour des Juifs³, on voit en effet deux points, sous lesquels est écrit par une autre main יְהוָה en très petits caractères de type araméen, alors qu'il y avait de la place pour quatre grandes lettres. Cette explication paraît faire difficulté. On comprend bien qu'un scribe juif ne sachant plus l'hébreu ait eu besoin d'une autre main pour écrire le tétragramme divin en caractères hébraïques ; on comprend moins bien pourquoi un scribe sachant l'hébreu ne l'a pas écrit tout de suite⁴. Faut-il croire que l'écriture du nom divin était réservée à celui qui dictait, ce dernier n'ayant pas eu l'occasion de

1) XL, 7, 8.

2) *Art. cit.*

3) Cf. Paul KAHLE, *The Cairo Genizah*, Schweich lectures, 1941, Londres, 1947, p. 172.

4) Dans le Commentaire d'Habacuc, il n'apparaît pas que le nom divin en écriture phénicienne ait été écrit par une autre main.

remplacer les quatre points par le tétragrammaton ? Faut-il penser que c'était une des manières d'écrire les quatre lettres sacrées ? Le passage du *Manuel de discipline* cité plus haut semblerait l'indiquer. Dans ce texte qui cite le passage d'Isaïe, on semble n'avoir pas voulu écrire le tétragramme ineffable¹. Cela est rendu assez probable, si l'on se souvient que dans le même document une ligne plus haut (VIII, 13) on nous dit que les sectaires « se sont séparés des hommes d'iniquité pour aller dans le désert et pour préparer là, le chemin de HW'H' ». Il est clair que cette forme étrange דרך הואהא équivaut au דרך יהוה d'Isaïe. On ne trouve d'ailleurs jamais le tétragramme² ou même Adonai³ dans IQS, et pas davantage dans le Document de Damas⁴.

Le nom divin dans ces textes est אל⁵. Parfois, au lieu de laisser quatre points comme ici pour reproduire, le plus scrupuleusement possible, une citation biblique, on substitue אל au nom de Yahweh. C'est le cas de IQS II, 15 se référant à Deut. XXIX, 9 et du Document de Damas III, 8⁶ qui, citant deux fragments de versets combinés du Ps CVI : 25 a et 40, remplace אף יהוה par אף אל.

Enfin, il faut ajouter que cette manière de représenter le nom de Yahweh par quatre points, fait partie, dans nos documents de tout un système paléographique. Dans le *Manuel de discipline*, une lettre oubliée est signalée par deux points placés au-dessous et au-dessus de la ligne⁷. Dans le

1) Malgré ce que certains ont dit, il ne semble pas qu'il faille comprendre le passage d'ailleurs lacuneux de IQS, V, 26 : « Il ne haïra pas Yahweh HW ('H') », mais : « il ne haïra pas son frère ».

2) Il y aurait une exception pour V, 25, si on comprenait : « Il ne parlera pas à Yahweh en colère », יהוה étant alors une légère déformation intentionnelle de Yahweh ; cf. dans ce sens J. T. MILIK, *Verbum Domini*, vol. XXIX, 1951, p. 144. Mais W. Brownlee propose de corriger le texte et de lire אל אחיה « à son frère ».

3) On trouve par contre אדני dans les Hymnes de Qumrân ; cf. MEGILLOTH GENOUZOTH, t. II, pl. VII, 1, 12, VIII, 1, 20, IX, 1.

4) I. LÉVI, Le tétragramme et l'écrit sadocite de Damas, *Revue des études juives*, LXVIII, 1914, pp. 119-121.

5) Trois fois dans les fragments sadocides.

6) C'est la numérotation de Schechter qui correspond à 4, 7 de l'édition de Leonhard ROST, *Die Damaskusschrift*, Berlin, 1933.

7) Ainsi en VI, 19, un yod dans ביקר et en V, 22 un vaw dans בייב, de même V, 12.

IQIs^a, il y a des points au-dessus et au-dessous de chaque lettre à supprimer. Ainsi, en Is. XLVIII, 4, on a **מֵאֲשֶׁר יִדְעֵתִי** pour signifier que les lettres ponctuées doivent être supprimées et on aboutit à **מֵדַעֲתִי** qui représente de fait le T. M. Dans le même manuscrit, la substitution d'un mot à un autre, est indiquée par des points placés en dessous : III, 18, XL, 7, etc.

On pourra trouver d'ailleurs des analogies, par exemple dans l'épigraphie grecque, pour expliquer ces différentes abréviations par ponctuation. En effet, si en épigraphie grecque comme en épigraphie latine, les points servaient à la division des mots, on en usa aussi en épigraphie grecque comme signes d'abréviation. M. Avi-Yonah signale 104 cas datés dont le plus grand nombre sont des quatre premiers siècles chrétiens¹. On a ainsi A. = Αῦλος, et ce point peut se placer soit à côté, soit au-dessus des lettres. Il faut dire cependant que les quatre points représentant le tétragramme constituent de toute évidence un cas limite d'abréviation, et je ne crois pas qu'on puisse lui trouver de stricts parallèles en épigraphie ou en paléographie grecques.

Moins radicaux que les scribes de Qumrân, certains copistes réduisaient le tétragramme à un seul yod. C'est ce que tendent à montrer certaines lectures des traducteurs alexandrins. En Jud. XIX, 18, on a dans les manuscrits A et B de la LXX : Καὶ εἰς τὸν οἶκον μου πορεύομαι, ce qui suppose " **וְאֵת בֵּית יְהוָה אֲנִי הֵלֵךְ** .

De même en Is II, 11, Οἱ γὰρ ὀφθαλμοὶ Κυρίου ὑψηλοί, correspond à un original hébreu " **עֵינַי** que le traducteur de la LXX avait certainement sous les yeux, alors que le T. M. a **עֵינַי גְּבוּהוֹת** .

- . Jer. VI, 11, **חַמַּת יְהוָה** (T. M), LXX τὸν θυμὸν μου = **חַמַּתִּי**
- . Jer. XXV, 37, **אֵף יְהוָה** (T. M), LXX θυμοῦ μου = **אֵפִי**
- . Jon. I, 9, **עֲבָרִי** (T. M), LXX δοῦλος Κυρίου = **עֲבָדִי**

1) Abbreviations in greek inscriptions of the Near East — 200 BC — A. D. 1100 — dans *The Quarterley of the Department of Antiquities in Palestine*, Jerusalem, 1940, p. 33.

Dans ce dernier cas, on voit qu'au lieu de עברי, « hébreu », le traducteur grec avait sous les yeux ou a cru lire un ms. hébraïque avec עבדי, qu'il a compris « Serviteur de Yahweh »¹.

A ces exemples, on pourrait peut-être en ajouter trois, plus douteux il est vrai, empruntés à la version alexandrine de Jérémie.

- . Jer. VIII, 14, חטאנו ליהוה (T. M), LXX ἡμάρτομεν ἐναντίον αὐτοῦ.
- . Jer. XL, 3, חטאתם ליהוה (T. M), LXX ἡμάρτετε αὐτῷ
- . Jer. XX, 13, שירו ליהוה הללו את יהוה (T. M), LXX ἄσατε τῷ Κυρίῳ, αἰνέσατε αὐτῷ.

Mais ces derniers cas sont moins probants que ceux cités précédemment. S'il est vrai que les traductions des LXX peuvent représenter אתי ou לי mis pour את יהוה ou ליהוה confondus avec des pronoms suffixes לו ou אתו, on peut également se demander si le traducteur grec n'a pas voulu éviter la répétition du nom divin, d'où l'emploi du pronom personnel αὐτός.

Un autre cas particulièrement significatif vient d'être étudié par S. Talmon, celui d'Ex. XV, 2, d'après les variantes du texte samaritain et la citation qui en est faite dans Is. XII, 2². Cet auteur a bien montré que pour ce seul verset le nom de Yahweh était conservé sous quatre formes : י, ה, יה et יהוה. L'abréviation en י est postulée par le Pentateuque samaritain qui a lu עזי וזמרתִי ויהי לי לישועה. Le IQIs^a représente cette forme du nom de Yahweh, עזי וזמרתִי יהוה avec la glose explicative יהוה. Une autre main a ajouté ה entre זמרתִי et יהוה. Enfin, le texte massorétique d'Ex. XV, 2, d'Is. XII, 2 et de Ps XXVIII, 14 montre qu'il existait aussi une graphie יה. Dans le T. M d'Is. XII, 2, cette forme a été expliquée par la glose יהוה passée dans le texte.

1) On pourra se référer pour ces divers cas à S. R. DRIVER, *Notes on the hebrew text and topography of the books of Samuel*, Oxford, 1913², p. LXIX, n. 2, et I. L. SEELIGMANN, *The septuagint version of Isaiah, a discussion of its problems*, Leiden, 1948, p. 66.

2) A case of abbreviation resulting in double readings, dans *Vetus Testamentum*, IV (1954), pp. 206-208.

Afin d'illustrer par des exemples la graphie du nom de Yahweh abrégée en י, nous nous sommes appuyé principalement sur les versions, mais il est tout aussi probable que le nom divin יהוה sous sa forme abrégée se cache sous le pronom suffixe de la première personne dans maints passages du T. M. actuel, alors que la version des LXX ne nous en a conservé aucune trace, la confusion étant antérieure. Pour ne citer qu'un exemple, il nous paraît probable que le texte primitif de Nb. XVI, 11, portait עלי ואהרון devenu dans le T. M. ... על יהוה. En effet, dans tout ce passage, c'est la révolte de Coré, Dathan et Abiron contre Moïse et Aaron dont il est question. Aussi, on comprendrait mieux ici les reproches personnels de Moïse aux lévites révoltés s'il leur disait : « C'est pour cela que toi et toute ta troupe, vous vous assemblez contre moi, et Aaron qui est-il, pour que vous murmuriez contre lui ? »

Quoi qu'il en soit, nous verrons plus loin que le nom divin sous sa forme יהו pourrait aussi se cacher sous le pronom suffixe masculin de la troisième personne dans certains passages de T. M. actuel. De toute façon, dans l'un et l'autre cas, ces confusions s'expliquent surtout dans la *scriptio continua*.

Il nous faut maintenant situer le cas particulier de l'abréviation du tétragramme dans celui plus général de certains *nomina sacra*.

Le nom אלהים a été écrit lui aussi de façon abrégée. Le *Manuel de discipline* et le Document sadocide de la secte de Damas nous en fournissent, semble-t-il, des preuves. Un cas douteux est à éliminer dans le IQS. Certains auteurs en effet avaient traduit ainsi le début de la colonne X, 1 עם קצים אשר הקקא « dans les temps déterminés qu'a établis Dieu », en voyant dans le א une abréviation de אל¹. Mais d'autres explications sont possibles. On peut, avec M. Dupont-Sommer, comprendre : « Avec les temps, je chanterai le décret » en faisant de הקקא un substantif à finale aramaïsante et en

1) J. T. MILIK, *Manuale Disciplinae, extractum e periodico Verbum Domini*, vol. 29, p. 153.

lisant אשיר au lieu de אשר, comme le fac-similé semble bien nous y autoriser¹, ou, avec G. Vermès, faire du א, un pronom suffixe de la 3^e personne² correspondant au vaw.

Il reste deux autres cas dans le IQS qui ne sont pas d'ailleurs absolument limpides ; d'abord celui du nom divin הואה³ destiné à obnubiler le tétragramme. Certains se sont contentés de voir là le pronom personnel de la 3^e personne avec lequel il y a cependant une différence. S'il est vrai que הואה peut servir à désigner Yahweh (Lui)⁴ dans le *Manuel de discipline*, il est la forme normale du pronom de la 3^e personne, selon la prononciation samaritaine hua⁵, le pronom féminin étant היאה (hia)⁶. Aussi, il nous semble préférable avec Brownlee de comprendre הואה comme une forme abrégée de הואה אלהים. « Il est Dieu. » הואה étant le pronom de la 3^e personne tel qu'il est écrit dans ce manuscrit et א une abréviation d'Elohim⁷.

La forme וואם⁸ n'a pas manqué aussi d'intriguer les traducteurs et on a tenté de corriger le texte. La meilleure interprétation nous paraît là encore être celle de Brownlee qui y voit une abréviation אלוהי האלהים. Cette explication se conçoit parfaitement si l'on se souvient que le passage du *Manuel de discipline* parle de la circoncision du cœur dans un contexte qui peut être inspiré de *Deut. X*, 16 où l'on trouve l'expression « Dieu des Dieux »⁹.

Quoi qu'il en soit de la présence d'ailleurs parfaitement discutables d'abréviations du nom d'Elohim dans le *Manuel de discipline*, il semble bien qu'un passage du Document de Damas, malheureusement lacuneux, fasse allusion à la pra-

1) Contribution à l'exégèse du Manuel de Discipline, X, 1-8, dans *Vetus Testamentum*, 1952, n° 3, p. 233.

2) *Les manuscrits du désert de Juda*, p. 153.

3) VIII, 14.

4) III, 17 — 2 fois — 25, IV, 25.

5) V, 17, VI, 17, 25, VII, 1, 13, 16.

6) VIII, 7, 15, IX, 5, 19, etc.

7) *BASOR*, Supplementary Studies, nos 10-12, The dead sea manual of Discipline, translation and notes, 1951, p. 33 n. 29.

8) *DSD*, V, 5.

9) BROWNLEE, *op. cit.*, Appendix.

tique de certaines abréviations des *nomina sacra*. Il est en effet défendu... de jurer « par aleph ou par lamed, par aleph ou par dalet »¹. Ce sont les deux premières lettres de אלהים et de אדוני. La Michna, au traité des *Shebu'oth*, ajoute qu'il est défendu de jurer par yod et par hé, c'est-à-dire par les deux premières lettres du tétragramme, par Shaddai, par Sabaoth ou par un des attributs divins². Notons-le en passant, la défense de la Michna de jurer par yod et par hé doit viser un état ancien des choses, car, dans ce traité, le nom divin est יי. Certains devaient s'imaginer en effet que si on ne pouvait jurer par le nom divin, ineffable et sacro-saint, on pouvait jurer par les initiales. Mais le document sadocide comme la Michna condamnent cet abus.

On sait enfin que les premières abréviations que l'on trouve dans les grands onciaux concernent une dizaine de *nomina sacra*. Et l'on tient généralement que l'usage de les abréger dans les manuscrits de la LXX, qui selon la thèse de Paul Kahle ont tous été écrits par des chrétiens³, est imité de l'abréviation du tétragrammaton. D'ailleurs, on trouve déjà dans les papyri Chester Beatty de la Bible grecque datant du 11^e siècle après J.-C., les formes $\overline{\text{K}\zeta}$, $\overline{\text{K}\nu}$, $\overline{\theta\zeta}$, $\overline{\theta\nu}$, etc., pour $\text{K}\acute{\upsilon}\rho\iota\omicron\varsigma$, $\text{K}\acute{\upsilon}\rho\iota\omicron\nu$, $\theta\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$, $\theta\epsilon\acute{\omicron}\nu$, etc.⁴; de même dans les papyri de la LXX des petits prophètes de la collection Freer datant du 11^e siècle après J.-C.⁵. Et on peut suivre dans l'ouvrage de L. Traube toute l'évolution des *nomina sacra*⁶.

1) P. 15, l. 1.

2) *Shebu'oth*, IV, 13 (cf. trad. Herbert DANBY, p. 415).

3) Cf. *The Cairo Genizah*, The Schweich lectures of the British Academy, 1941, London, 1947, p. 139, où l'auteur écrit : « Le vieux texte standard de la Tora, la LXX, si hautement estimé dans la lettre d'Aristée et dans Josèphe, et dont les traducteurs étaient considérés comme inspirés de Dieu par Philon, fut déclaré l'œuvre de Satan. C'est un fait qu'excepté quelques fragments du Deutéronome sur papyrus assignés au 11^e siècle ou au 1^{er} siècle av. J.-C., pas une seule ligne, ni de la LXX ni d'aucune partie de la Bible grecque écrite par un Juif ne nous a été conservée. »

4) Frédéric KENYON, *The Chester Beatty papyri, Descriptions and texts of twelve Manuscripts or papyrus of the greek Bible*, fasc. I, 7, London, 1933 et P. KAHLE *op. cit.*, pp. 139 et 140, n. 3.

5) A. SANDERS et SCHMIDT, *The minor prophets in Freer collection*, New York, 1927, p. 12.

6) *Nomina Sacra, Versuch einer Geschichte der Christlichen Kürzung*, 1907, pp. 56-87, cf. aussi R. DEVRESSE, *op. cit.*, p. 41.

II. — LE NOM DE YAHWEH
DANS LES ANTHROPONYMES HÉBRAÏQUES

Il ne saurait être question dans le cadre de cet article de nous appesantir sur le problème de l'anthroponymie hébraïque qui a été traité dans plusieurs études¹. Nous nous limiterons simplement à quelques remarques.

Dans les noms théophores, le nom divin est écrit tantôt יהו, tantôt יו, lorsqu'il est préposé à un nom de personne, tantôt יהו, יה, יו, lorsqu'il est postposé. Pour les noms qui se rencontrent dans la Bible, Buchanan Gray a dressé des tableaux chronologiques. Cet auteur distingue quatre époques : la période prédavidique, la période davidique, la période des derniers rois, la période postexilique². Il fait une place à part dans la première période au document P. A regarder ces tableaux on constate :

a) Dans la seconde partie du vocable, la forme יה indique habituellement une date récente. On la rencontre principalement dans la période des derniers rois, dans les Chroniques et les livres post-exiliens. En outre, on trouve invariablement dans le grand manuscrit d'Isaïe de Qumrân : רמליה, עזיה, VII, 1, זכריה, יברכיה, VIII, 2, חזקיה, חלקיה, XXVI, 2³.

b) La forme יהו apparaît à l'ancienne époque entre le VIII^e et le V^e siècle, la forme יו est intermédiaire et appartient à l'ancienne période post-exilienne jusqu'au temps des Chroniques.

c) Plus tard, au second siècle et au I^{er}, on trouve יהו, יו et י. On constatera aisément que la version des LXX transcrit habituellement tous ces noms par Ιω-.

1) Cf. G. BUCHANAN GRAY, *Studies in hebrew Proper Names*, London, 1896, et plus récemment, M. NOTH, *Die israelitischen Personennamen*, Leipzig, 1928. G. R. DRIVER, The original form of the name Yahweh : Evidence and conclusions dans *ZATW*, 1928, pp. 19-22, A. VINCENT, *La religion des Judéo-Araméens d'Éléphantine*, Paris, 1937, p. 38.

2) *op. cit.*, Tableaux, pp. 281 à 300.

3) Cf. J. ROBERTS, *The Old Testament text and versions*, Cardiff, 1951, p. 282.

Cependant, la rigueur de ces constatations risquait d'être affaiblie par des fautes de transmission ou des harmonisations de scribe et il fallait une contre-épreuve. Aussi G. R. Driver, se proposant d'étudier la forme originale du tétragramme, a réuni des matériaux extra-bibliques provenant des sceaux, des ostraca, des inscriptions royales assyriennes, des documents de la banque de Murashu, des papyri d'Éléphantine, etc., allant du IX^e au III^e s. av. J.-C.¹.

On remarquera que la forme ין ne se trouve guère que dans les ostraca de Samarie datés habituellement de la première partie du IX^e siècle et à Éléphantine au V^e siècle. Cette finale en ין à Samarie semble être dialectale et régionale². C'est ainsi que l'on a אביו, גדיו, מרניו, etc. Un sceau scaraboïde provenant de Galilée et datant du IX^e ou du VIII^e siècle porte aussi לאביו et vient confirmer, semble-t-il, le « dialectalisme » de cette forme³.

Dans les papyri d'Éléphantine, on rencontre plusieurs fois la forme אהיו à côté d'ailleurs de אביהו. Depuis l'article de G. R. Driver, il faudrait faire état des ostraca de Lakiš⁴ et de quelques autres découvertes mineures. Au VI^e siècle, on remarque dans les lettres de Lakiš une proportion importante de noms théophores se terminant en יהו. On doit noter l'absence de tout composé avec יהו ou ין initial. Torcziner a voulu voir dans ce phénomène un changement brusque dans l'onomastique. Quoiqu'il en soit, il n'est peut-être pas nécessaire d'y reconnaître une influence de la réforme religieuse de Josias. Mais, parallèlement, on ne peut s'empêcher de constater dans la collection de sceaux que nous possédons, qu'à partir de 600 environ, les noms avec Yahu sont plus fréquents et que les représentations pictographiques (animaux, symboles) deviennent rares⁵.

1) *Art. cit.* On trouvera un tableau p. 19 ; il est reproduit aussi dans A. VINCENT, *op. cit.*, p. 38.

2) Cf. David DIRINGER, *Le iscrizioni Antico-ebraiche palestinesi*, Firenze, 1934, p. 40.

3) A. REIFENBERG, *Ancient hebrew seals*, London, 1950, p. 28.

4) TORCZINER, *Lachish I. The Lachish Letters*, Oxford, 1938, et les remarques du P. DE VAUX dans *R. B.*, XLVIII (1939), p. 187.

5) Cf. A. REIFENBERG, *op. cit.*, p. 19 et figuration des sceaux, pp. 37-39.

Le P. Dubarle a bien voulu attirer notre attention sur un groupe de noms théophores que Driver a omis de signaler parce qu'ils ne sont pas hébraïques. On trouve dans nombre d'inscriptions nabatéennes le nom théophore עבדאהי in dans la région du Sinaï. Géographiquement, ils sont répartis dans le wâdi Khabar, à une heure du wâdi Feiran¹, le Djebel el Moneidjar où on honore la mémoire du prophète Moïse², le wâdi ed Deir où se trouve le monastère de sainte Catherine³, le wâdi eš-šeikh⁴, le wâdi Qureitât⁵, le wâdi el Ledjâ⁶, le wâdi Aleylât avant le Serbal⁷, le wâdi Adjeley⁸, etc. Ce vocable est conservé dans de courts graffiti, des proscynèmes, comportant le salut sémitique שלם, le nom en question qui n'est autre que celui du personnage qui les a écrits, suivi de la filiation. Ils ne sont pas datés. Connus depuis longtemps, ils ont été étudiés au XIX^e siècle par Lottin de Laval, Lepsius, Palmer, Bénédite et Euting et publiés dans le *Corpus des inscriptions sémitiques*⁹; ils font partie d'un groupe de 2.700 graffiti dont cinq seulement sont datés. Ils posent deux principaux problèmes : celui de leur date et celui de leur signification. Ceux de cette masse qui sont datés sont postérieurs à la destruction du royaume de Nabatène en 105-106 et antérieurs à 300 de notre ère. J. Cantineau serait porté à croire que la masse des inscriptions sinaïtiques ont été gravées « au cours du second et du III^e siècle de notre ère »¹⁰.

On n'est pas d'accord pour expliquer l'origine de ces proscynèmes. Clermont-Ganneau, en raison de leur situation, au voisinage de la petite oasis de Pharan, pensa à des marques de propriété sur les pâturages et les palmeraies de cette oasis ;

1) *CIS*, 2528.

2) *CIS*, 2678.

3) *CIS*, 2846.

4) *CIS*, 2882, 2912.

5) *CIS*, 3180.

6) 3211.

7) *CIS* 2149, 2167.

8) *CIS*, 1938.

9) Cf. J. CANTINEAU, *Le nabatéen*, I, Paris, 1930, p. 23.

10) J. CANTINEAU, *ibid.*

montrer que le nom divin **אהיה** ou **יהוה** de l'Exode n'est qu'une interprétation chargée d'une signification plus riche d'un vieux vocable **אהי** dont on avait probablement perdu le sens et on rejoindrait ainsi G. R. Driver ; pour ce dernier en effet, la forme **יהוה** telle qu'elle nous est conservée dans la Bible, n'est qu'un élargissement d'une forme plus ancienne **יהו**. Cet auteur montre analogiquement que le nom du vieux dieu *Ἀπόλλων* dont l'origine et le sens se perdaient dans la nuit des temps avait été interprété plus tard par les Grecs comme signifiant *ἀπολύων*, le Destructeur, ou *ἀπολούων*, le Purificateur¹.

Enfin, et c'est ce qui nous importe principalement dans le cadre de cette étude, il semble bien que la tradition biblique ait conservé à côté de la forme **יהוה**, une autre forme **אהיה** ou même **אהי**. J'en vois pour indice certaines traductions de la LXX dans Jérémie. Le traducteur alexandrin a rendu l'appel de *Jer. I, 6*, **אהיה אדני יהוה** cherchant à rejeter la lourde charge dont son Dieu l'a investi, par *Ὁ ὢν δέσποτα Κύριε* tout comme s'il avait lu **אהיה**. De fait, la LXX a traduit par *ἐγώ εἰμι ὁ ὢν* le célèbre passage de l'Exode où Dieu révèle son nom à Moïse lors de sa vocation. En présence de cette traduction, deux hypothèses sont à considérer : ou bien le traducteur a eu sous les yeux un texte hébreu portant effectivement **אהיה**, ou il a mal lu son texte, sous l'influence du souvenir de la vocation de Moïse. On pourrait à la rigueur admettre raisonnablement cette seconde solution, si Jér. I, 6, était le seul passage où **אהיה** est traduit par *ὁ ὢν* ; mais on rencontre de fait la même traduction en Jér. XIV, 13 et XXXII, 17, dans des passages où le parallèle avec la vocation de Moïse ne s'impose pas du tout. Il nous semble donc raisonnable d'admettre que le traducteur alexandrin a eu sous les yeux un texte avec **אהיה** ou **אהי**, d'où la confusion possible avec **אהיה** qui est du reste le texte authentique². On peut donc,

1) *Art. cit.*

2) En Jér. IV, 10, l'exclamation est rendue par *ὦ*, et en Ez., IV, 14 par *μηδαμῶς*, ailleurs en Ez. par *οἴμοι*.

semble-t-il, inférer qu'au II^e siècle avant J.-C., circulait encore le vieux nom divin אהי ou אהיה. Quoi d'étonnant qu'on le trouve aussi dans des inscriptions sinaïtiques, sous la forme nabatéenne אהין, au II^e siècle après J.-C. ? Théodoret de Cyr nous est enfin le témoin de la prononciation juive 'Aïα du tétragramme¹. Avec Murtonen, nous y verrions le correspondant de אהיה².

Quelques noms d'un type spécial sont aussi pour intriguer. Il s'agit de איכבוד, I Sam. V, 21, XIV, 31, איעזר, Nb XXVI, 30 ; איתמר, Ex. VI, 23, etc. ; איזבל, I Reg. XVI, 31. On sait que le premier de ces termes a été interprété « la gloire (de Yahweh) est partie en exil loin d'Israël ». Sans doute אי est la négation en phénicien³, en éthiopien 'i où on la trouve préposée à des noms⁴, et aussi en hébreu mishnique⁵. Mais est-ce la véritable étymologie ? On serait tenté de voir dans אי une contraction du nom divin אהי que nous avons cru décerner précédemment. Toutefois ce n'est pas nécessaire. On a interprété habituellement אי comme une contraction de אבי ou de אהי. C'est le cas pour איכבוד, איתמר⁶ ou איעזר. Pour ce dernier en particulier dans la LXX (Nb. XXVI, 30), on a 'Aχτέζερ. On se montre plus hésitant pour איזבל dont la vocalisation de la LXX 'Iεζάβελ n'est pas très éclairante. Serait-ce une contraction de איתזבל sur le type du nom phénicien אתבעל, écrit איתבעל ?

III. — LE NOM DIVIN יהו

DANS LES DOCUMENTS EXTRA-BIBLIQUES

Dans la littérature biblique, en plus de la *scriptio integra*, יהוה, du tétragramme divin, l'abréviation poétique et liturgique, יה, apparaît, soit dans les anciens poèmes⁷, soit dans

1) Cf. MIGNE, P. G., LXXX, col. 244. Cf. BRINKTRINE. Der Gottesname bei Theodoret von Cyrus, *Biblica*, 1949, pp. 520-523.

2) *Op. cit.*, p. 44.

3) Z. S. HARRIS, *Grammar of the phoenician language*, Newhaven, 1936, soit isolément (p. 76), soit en composition אִיבֵל, p. 87.

4) DILLMANN, *Chraestomathia aethiopica*, Berlin, 1950, p. 230.

5) SEGAL, *Mishnaic hebrew Grammar*, Oxford, 1927, n° 298.

6) O. EISSFELDT, *Mélanges Dussaud*, I, 170.

7) Ex. XV, 2, XVII, 16.

les Hallels plus tardifs, dans la formule **יהללרייה**¹. On ne trouve jamais séparément, à l'état pur, les formes **יהו** ou **י** dans le texte hébreu sous sa forme actuelle. Mais rien ne prouve qu'elles n'aient pas existé avant l'uniformisation générale des Massorètes. Avant la publication des papyri d'Éléphantine, on pouvait croire que les formes grecques **IAΩ**, **IAΩA** apparaissant en particulier dans quatre abraxas² ou petites pierres magiques d'origine gnostique représentant le nom divin juif, avaient été créées de toutes pièces à partir des noms théophores. On ne peut plus avoir de doute maintenant.

En effet, on a souvent de façon isolée le nom divin dans les documents de la communauté juive d'Éléphantine sous la forme **יהו** et deux fois, à notre connaissance, sous la forme **יהה**, pap. 13, 14 et dans une douzaine d'ostraca de la collection Clermont-Ganneau³, jamais sous la forme **יהוה**. Par contre, le tétragramme sous sa forme **יהוה** a été signalé dans la stèle de Mesha du IX^e siècle avant J.-C.⁴ et dans les ostraca de Lakiš du VI^e siècle avant J.-C. : lettre II, 2, III, 3, VI, 12, etc. Mais il semble bien que l'on trouve déjà la forme brève **יהו** à la lettre IX, 7⁵. Une fois même on trouve **יהיה** en III, 9, mis pour **יהוה**, cf. VI, 13, XII, 3.

On a cru pendant longtemps que la célèbre monnaie de Gaza d'époque perse, conservée au British Museum, portait le nom divin **יהו**. Mais cette lecture doit être désormais abandonnée, comme l'a montré feu le P^r Sukenik et il faut lui substituer **יהד**, Yehud, le nom araméen de la province de Judée à l'époque perse, documenté dans l'A. T. et les papyri d'Éléphantine. Il a d'ailleurs joint à ce témoignage numismatique isolé celui d'une autre monnaie provenant d'une

1) Ps. CIV, 35, CV, 45.

2) Cf. *D. B.*, t. III, col. 1226 et G. LAMBERT : Que signifie le nom de Yhwh ? *Nouvelle revue théologique*, nov. 1952, p. 904.

3) *R. B.*, 1908, p. 261, n° 2 : cf. A. DUPONT-SOMMER, Yaho et Yaho-Sebaoth sur les ostraca araméens inédits d'Éléphantine..., *CRAI*, 1947, pp. 175 et ss.

4) Cf. Ligne 17-18.

5) Cf. H. TORCZYNER, *Lachish I, The Lachish Letters*, 1938.

collection privée de Jérusalem portant la même inscription¹.

Il reste cependant qu'il faut lire le nom divin sous les formes יהו et יה sur les nombreuses empreintes d'amphores trouvées en Palestine et non pas יהוה comme le voudrait Sukenik. Je sais bien que la principale objection à la lecture du nom divin vient d'une multiplication par trop exagérée, semble-t-il, du tétragramme sur de vulgaires tessons. Par ailleurs, on a fait valoir qu'on attendrait normalement dans ce cas ליה ou ליהו, formes que l'on trouve en fait dans un certain nombre d'ostraca provenant de Samarie et de Mégiddo pour de hautes époques, ou d'autres sites pour les époques perse ou hellénistique. Mais à ces objections le P. Vincent a apporté des réponses qui nous semblent très valables. Tous les exemples cités de tessons comportant l'estampillage ליה ont été trouvés dans des sites étrangers au territoire judéen. Si le ל d'attribution était nécessaire dans des régions où il y avait d'autres cultes que celui du Dieu d'Israël, en particulier à Mégiddo ou à Samarie, il en allait autrement, dit le P. Vincent, dans la communauté juive où Yahweh constituait l'autorité souveraine. C'est uniquement dans le territoire de la Judée que l'on a rencontré des anses marquées au nom de יהו et de יה sans le Lamed². On découvrit un lot de treize anses à l'estampille divine pour la première fois dans les fouilles de Sellin à Jéricho³. Celles de Macaliester en ont ajouté une dizaine ; d'autres ont été trouvées autour de Jérusalem. Ni la Sephelah ni la Palestine centrale n'en ont fourni aucune. Actuellement, on en a une quarantaine⁴. Sabatino Moscati⁵ en

1) Cf. Paralipomena Palestinensia, The Oldest Coins of Judea, *The Journal of the Palestine oriental society*, XIV, 1934, pp. 178-184. Sukenik a été suivi sur ce point par le P. VINCENT, Les épigraphes judéo-araméennes postexiliques, dans *R. B.*, LVI, 1949, p. 280 ; Albert VINCENT, *La religion des Judéo-Araméens d'Éléphantine*, Paris, 1937, p. 32, n. 1. A. REINFENBERG, *Ancient jewish coins*, Jérusalem, 1947, p. 9 et pl. I, 3, etc.

2) H. VINCENT, Les épigraphes judéo-araméennes post-exiliques, *R. B.*, LVI (1949), pp. 286 et suiv.

3) D. DIRINGER, *Le iscrizioni Antico-Ebraiche palestinesi*, Firenze, 1934, pp. 132-133.

4) H. VINCENT, *art. cit.*, pp. 286 et suiv.

5) *L'epigrafia Antica*, 1935-1950, Roma, p. 110 et pl. XXIX, 1.

signale une, particulièrement intéressante, trouvée à Tell el Mutesellim, l'antique Mégiddo, précédée du ל d'appartenance ou de direction : ליה¹. Au témoignage du P. Vincent, les anses qui portent ces estampilles sans le lamed sont des derniers temps de l'âge hellénistique et il les date approximativement des III^e-II^e siècles avant J.-C. Selon son interprétation, cet estampillage au nom divin a été précédé chronologiquement par d'autres estampillages avec le nom de Jérusalem et le terme העיר, la ville, sans lamed, allant de la fin du VI^e siècle à la seconde moitié du IV^e. Il était employé pour les redevances au pouvoir central et les noms qu'elles portent indiquent que les jarres devaient être acheminées vers Jérusalem. Mais, à mesure que l'on avançait vers l'époque perse, le haut sacerdoce affirmait sa prépondérance dans l'exercice du pouvoir théocratique et, au temps d'Alexandre, le grand-prêtre avait déjà pris le pas sur le pacha. Il était normal, dit le P. Vincent, qu'à cette époque il y ait eu une empreinte religieuse sur tout le détail de l'administration. On ajoutera enfin que l'on a trouvé aussi des jarres à empreintes portant simplement un י antique en forme de F². Nous rejoignons ici la graphie abrégée du tétragramme divin que supposent certains manuscrits utilisés par les LXX.

Un fait est étonnant, l'absence totale du nom divin יהו dans le T. M. actuel. Pourtant, des documents palestiniens ou extra-palestiniens nous prouvent qu'il existait isolément sous cette forme. Il y a donc tout lieu de croire qu'il était également représenté dans un état antérieur du texte hébreu, avant l'uniformisation des Massorètes. Ce devrait être une des tâches de la critique textuelle d'essayer de le démasquer dans le texte hébreu actuel, en particulier, semble-t-il, sous les suffixes de la troisième personne liés aux prépositions על, אל, etc. Dans certains cas, il se pourra que telle lecture de la LXX ou des autres versions nous en révèle l'existence ; dans

1) D'après Moscati, elle serait datée entre 750-650 avant J.-C., d'après la couche archéologique où elle a été trouvée.

2) DIRINGER, *op. cit.*, p. 128 et pl. XIV, 13, 14, 15 ; XV, 1.

d'autres, l'obscurcissement du nom divin pourrait être antérieur à la traduction alexandrine. Nous voudrions voir une trace du nom divin dans le livre d'Esdras. Deux passages parallèles en effet, situés en *Esd.* I, 3 et *II Chr.* XXXVI, 23 nous livrent l'édit de Cyrus. A les examiner, il semble bien que le nom divin était écrit יהו dans les manuscrits.

Dans le premier passage, on a : **מי בכם מכל עמו יהי אלהיו** : **עמו ויעל**.

Dans le second passage, on lit : **מי בכם מכל עמו יהוה אלהיו** : **עמו ויעל**.

Il faudrait donc supposer que le texte primitif qu'a connu le livre des Chroniques portait יהו. Cette dernière forme expliquerait au mieux celle d'Esdras et celle des Chroniques. Dans cette hypothèse, l'expression יהו אלהיו « Yeho son dieu... C'est le dieu qui est à Jérusalem... » en *Esd.* I, 4, rappelle une tournure semblable, elle aussi de l'époque perse, conservée dans les papyri araméens d'Éléphantine : « Yeho, le dieu qui est à Yeb¹. »

Nous avons dit précédemment que le nom divin יהו pouvait se dissimuler sous le suffixe de la troisième personne à la suite des prépositions. C'est le cas, peut-être, pour *Zach.* XII, 10 **עליו וספרו עליו** qui pourrait recouvrir une forme עליהו obnubilée le jour où les Massorètes auraient compris de Yahweh le verbe דקר au sens de « transpercer »². C'est ce que pourrait insinuer une hésitation dans la tradition manuscrite³, à défaut il est vrai, d'un témoignage ferme des versions, qui auraient dû, dans cette hypothèse, nous livrer un ἐπὶ τὸν Κύριον.

L'Alexandrinus, au lieu de ἐπ'αὐτόν a lu ἐπ'αὐτούς, de même que le papyrus W (Freer) datant du III^e siècle⁴, les

1) Cf. COWLEY, *Aramaic papyri* 30, 6 et surtout G. KRAELING, *The Brooklyn Museum Aramaic papyri*, New-Haven, 1953, pap. 12,2 יהו אלהא שכן יב « Yeho, le dieu qui habite à Éléphantine. » Sur la portée de cette expression, cf. *ibidem*, p. 85.

2) Sur l'exégèse de ce passage, cf. *R. B.*, LVIII, 1951, pp. 189 à 199.

3) On trouvera la liste des variantes soit dans Rahlfs, soit de façon plus complète dans Joseph ZIEGLER, *Duodecim prophetae*, Göttingen, 1947.

4) Pour le papyrus Freer de Washington, cf. *The minor prophets in Freer collection*, édité par SANDERS et SCHMIDT, New York, 1927, p. 221.

versions bohahirique, éthiopienne et arabe, certaines parties de saint Cyrille, saint Basile Neopatrensis. Le codex *Marchalianus du corpus propheticum* (Q) et saint Cyrille en partie αὐτοῖς. L 407, la Syrohexaplaire, les Constitutions apostoliques, saint Cyrille, Origène latin : ἐφ'ἑαυτούς. Une lecture semblable ἐφ'ἑαυτούς est insérée au v. 10, après ὁδυνηθήσονται, par L 407, la bohahirique et Théodoret. Théodore de Mopsueste, Théodoret, C 68 ont lu αὐτῶ.

Les formes αὐτούς, αὐτοῖς, ἐφ'ἑαυτοῖς semblent bien supposer toutes un texte hébreu sous-jacent עליהם qui pourrait bien être une déformation de עליהו.

Quoi qu'il en soit, il paraît bien acquis que les deux groupes de lectures de la LXX ἐπ'αὐτόν, αὐτῶ ou αὐτοῖς, αὐτούς, révèlent une hésitation de lecture qui fait supposer soit עליו soit עליהם. Elle nous semble suffisante pour pouvoir introduire notre hypothèse d'un original possible qui serait עליהו. Évidemment, la présence des pronoms personnels masculins de la 3^e personne n'a de signification, dans notre explication, que dans la mesure où ils reflètent plus ou moins un texte hébreu primitif mal lu. Ces leçons ne serviraient de rien pour retrouver le texte original s'il était prouvé qu'elles sont simplement des targums, des interprétations *ad sensum* ou *ad contextum*.

Si l'on acceptait notre hypothèse, à partir de la lecture עליהו, on pourrait, semble-t-il, expliquer עליהם. Quant à la lecture du texte massorétique, avec le suffixe de la troisième personne du singulier, elle deviendrait encore plus explicable, si on avait eu une graphie plus ancienne et araméenne עלוהי¹, facilement confondue avec עליהו. On sait en effet que dans le IQIs^a on a parfois le suffixe de la troisième personne m. s. יהי². On trouve en LXII, 9 מאספיו מאספוהי pour מאספיו du T. M., en XLIV, 3 ידוהי pour ידו du T. M., et même עלוהי pour אלו du T. M. en II, 2.

1) Cf. *Dan.*, IV, 13.

2) Mais la lecture יהי n'est peut-être pas exclue, à cause de la confusion entre le י et le ך. Cf. J. T. MILIK, Note sui manoscritti di 'Ain Feḥa, *Biblica*, XXXI, 1950, pp. 209 et ss.

Par ailleurs, les lectures αὐτούς, αὐτοῖς ou ἑαυτοῖς, même si elles ne rendent pas l'original hébreu supposé, semblent de toute façon avoir bien saisi le sens du deuil de repentir postulé par le texte et le contexte. On se frappera la poitrine (κόψονται) en signe de pénitence comme on fait pour le deuil d'un fils unique ou d'un premier-né. Ce deuil de pénitence est particulièrement accentué dans le papyrus Freer : Καὶ ἐπιβλέψονται πρὸς με ἀνθ' ὧν κατηγήσαντο καὶ κόψονται ἐπ' αὐτοῦς κοπετὸς ὡς ἐπ' ἀγαπητόν. « Ils ont regardé vers moi parce qu'ils se sont instruits eux-mêmes et ils se frapperont eux-mêmes... » et dans la version copte achmimique : « ils se sont changés eux-mêmes »¹. Κατηγήσαντο est bien entendu une déformation de κατωρχήσαντο des LXX. Si l'on admet comme possible la présence du nom divin sous le suffixe de la 3^e personne m. s., telle est la traduction que nous donnons de Zach. XII, 10 b : « Ils se tourneront vers moi, qu'ils ont outragé. Et on fera un deuil à cause de « Yahweh », semblable au deuil pour un fils unique ; ils pleureront amèrement à cause de lui comme on pleure amèrement sur un premier-né. » Elle ne diffère guère de celle que nous avons proposée que par la manière de couper la phrase, le sens restant le même.

La lecture אֵלַי que l'on trouve dans 21 manuscrits Ginsburg nous paraît être une leçon facilitante due à l'harmonisation² avec le suffixe de la troisième personne m. s. contenu dans עָלַי. Nous maintenons la *lectio difficilior* אֵלַי³, soit qu'on y voie une forme poétique de אֵל, soit que plus probablement on lise « vers moi ». B. Duhm, en effet, a suggéré que le T. M. contenait deux lectures représentant deux constructions possibles du complément de הַבֵּיט soit avec l'accusatif אֵת comme dans Is. V, 12⁴, soit avec la préposition אֶל comme dans Is. VIII, 22 LXV, 2, Jonas II, 5, Hab.

1) Cf. éd. FREER, *op. cit.*, p. 221. Pour la version copte des petits prophètes, cf. GROSSOUW, *The coptic versions of the Minor prophets*, Rome, 1938.

2) Cf. T. JANSMA, *Inquiry into the hebrew text and the ancient versions of Zechariah*, IX-XIV, Leiden, 1949, p. 118.

3) אֵלַי se trouve dans 38 mss Kennicot et 13 mss de Rossi. Cf. JANSMA, *ibid.*

4) Cf. Am, V, 22, Hab., I, 3, 13 c.

I, 13 b. Les massorètes auraient ponctué la forme poétique אֱלִי comme une préposition avec le suffixe de la 1^{re} personne¹. A cette hypothèse très séduisante, nous voyons avec Jansma un point faible : la préposition poétique אֱלִי est très rare ; elle ne se trouve que quatre fois dans *Job*². Aussi nous paraît-il préférable d'expliquer ainsi notre proposition. La construction la plus normale et en tout cas la plus classique est la suivante : הַבֵּיטוּ אֵלַי אֲשֶׁר דִּקְרוּ אֹתוֹ, le pronom rétrospectif-objet (à l'accusatif) étant fréquent pour rappeler le relatif complément³. On trouvera un assez bon exemple en Gen. XLV, 4. « Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu » אֲשֶׁר מִכַּרְתֶּם אֹתִי. Mais, parfois, par une sorte d'anticipation, אֲשֶׁר est précédé du אֵת de l'accusatif. Ainsi, en *Nb*, XXII, 6, on a : אֵת אֲשֶׁר תְּבַרַךְ מְבוֹרַךְ « celui que tu bénis est béni » pour : אֲשֶׁר תְּבַרַךְ אֹתוֹ⁴. C'est un cas similaire que nous aurions ici.

Après toutes ces considérations, hâtons-nous de dire que le cas de *Zach.* XII, 10 a beaucoup moins de titres à notre acceptation que celui de l'édit de Cyrus. C'est donc comme une pure hypothèse que nous entendons présenter, sous toute réserve, notre essai de restitution du texte original. La leçon initiale יהו על יהו devenue עליו aurait beaucoup plus de chances, si en fait, l'une des versions grecques nous avait révélé un ἐπὶ τὸν Κύριον ; or, ce n'est pas précisément le cas.

* * *

Cette enquête, qui n'a pas la prétention d'être exhaustive, voulait simplement attirer l'attention sur des faits de paléographie hébraïque à propos de quelques cas particuliers. Il est à souhaiter que les découvertes récentes de très anciens manuscrits bibliques nous apportent des précisions nouvelles sur ce fait et d'autres, similaires. En tout cas, une étude appro-

1) ZAW, XXXI, 1911, pp. 189.

2) III, 22, V, 26, XV, 22, XXIX, 19.

3) JOÜON, *Grammaire de l'hébreu biblique*, 158 j.

4) JOÜON, *Grammaire de l'hébreu biblique*, 158 m.

fondie du texte de la LXX sous cet aspect pourrait être fructueuse, comme l'ont montré les quelques exemples que nous avons cités. Elle nous révélerait sans doute la présence simultanée dans le même manuscrit de la *scriptio integra* du tétragramme et d'abréviations du nom divin ; elle contribuerait à nous faire connaître mieux la physionomie des anciens manuscrits hébraïques.

M. DELCOR.